

Paris 2024 : guide, assistant, orthoprothésiste... dans l'ombre des athlètes, ces petites mains qui font les Jeux paralympiques

Inscrivez-vous pour recevoir gratuitement notre newsletter Libélympique tous les matins pendant les Jeux paralympiques.

Difficile, pour un athlète amputé, de pouvoir donner le meilleur de lui-même sans une prothèse faite sur mesure. Impossible, pour un non-voyant, de courir sur une piste d'athlétisme ou de faire du vélo à toute bombe dans les rues de Paris. Pour mettre les sportifs et sportives paralympiques dans les meilleures conditions et leur permettre de concourir, une multitude de petites mains s'affairent. A l'approche des Jeux de Paris, *Libé* met en lumière ces femmes et ces hommes de l'ombre.

Claudine Llop, assistante d'Aurélie Aubert en boccia

«Les médailles, ce n'est pas pour nous»

Lors de sa dernière sortie internationale, lors d'un tournoi Challenger à Poznan, en Pologne, Aurélie Aubert, joueuse de l'équipe de France de boccia, est montée par deux fois sur le podium. D'abord sur la plus petite marche, en individuel, puis sur la plus haute, par équipe. A chaque fois, Claudine Llop, qui assiste la joueuse de 26 ans dans ce sport qui s'apparente à la pétanque mais qui se joue avec des balles en cuir, a poussé son fauteuil manuel jusqu'au podium. *«Puis vite, on m'a demandé de partir pour ne pas être sur la photo, raconte-t-elle, habituée à être cantonnée à ce rôle en retrait. En France comme à l'international, les médailles, ce n'est pas pour nous. C'est un peu frustrant, d'autant que dans d'autres catégories de boccia [où les athlètes sont atteints de handicaps plus sévères, ndlr], les assistants reçoivent une médaille. Mais bon, on s'y fait.»*

Lors de la compétition, à chaque fois qu'Aurélie Aubert avait à effectuer le moindre geste, Claudine Llop était pourtant là, avec elle. Les deux femmes ne peuvent pas faire l'une sans l'autre. *«Je suis son couteau suisse. Je suis chargée de manipuler son fauteuil, de le placer par rapport au jeu selon ses indications, de préparer les balles et de les lui donner. Je peux lui parler entre les manches, lui donner des indications, mais pendant les points je ne peux rien lui dire, détaille la sexagénaire. On est en symbiose, c'est devenu naturel : quand quelque chose ne va pas bien pour elle, je le sens, et vice-versa. Une fois, en compétition, j'ai eu un empêchement et quelqu'un a dû me remplacer au dernier moment. Aurélie m'a dit : "On ne fait plus jamais ça.»*

Claudine Llop, plutôt portée sur la gym, a fait la rencontre de l'athlète et de la boccia en 2007. Aurélie Aubert, paralysée cérébrale depuis la naissance, est arrivée dans l'institut d'éducation motrice dans lequel elle travaillait comme infirmière à Richebourg, dans les Yvelines. *«J'ai commencé par m'investir en dehors de mon temps de travail en participant aux entraînements proposés par le centre, puis en accompagnant les jeunes sur les compétitions. Quand elle avait une vingtaine d'années, Aurélie a quitté le centre, elle n'avait plus d'entraînements, alors j'ai pris le relais.»*

En vue des Jeux paralympiques, auxquels elles participeront du 29 août au 5 septembre, Aurélie Aubert et Claudine Llop ne se quittent plus. En plus des onze heures d'entraînement hebdomadaires, les deux femmes parcourent le globe pour préparer l'échéance. L'assistante a fait les comptes : *«Entre février et les Jeux, on aura été ensemble H24 pendant soixante-trois jours, juste en comptant les déplacements.»* Tout ce temps consacré à la boccia, Claudine Llop le fait bénévolement. Tout juste une partie de ses déplacements sont pris en charge. Pour le reste, quand il faut, elle met de sa poche. Peut-être qu'après un, voire deux podiums à Paris, cela changera. *«J'espère que ces Jeux permettront de montrer que* <https://www.liberation.fr>*»*

Mathieu Guéguen, orthoprothésiste à Rennes et Laval

«Les athlètes de haut niveau ont un suivi très particulier»

Dans une autre vie, Mathieu Guéguen était menuisier. Du bois, il est passé au carbone. En mai, lorsqu'on l'interroge pour Libé, c'est en tant qu'orthoprothésiste qu'il nous répond. Il y a une petite quinzaine d'années, le quadragénaire a décidé de reprendre ses études - un BTS sur trois ans en alternance - pour se former à ce métier peu connu, pratiqué par un peu plus de 1 000 personnes en France. Les orthoprothésistes sont chargés de redonner une autonomie aux personnes en situation de handicap, après une amputation ou une maladie par exemple. Les solutions pensées par Mathieu Guéguen diffèrent selon les besoins : une prothèse de jambe pour marcher au quotidien diffère de celle utilisée pour faire un volley avec des amis, ou celle pour s'entraîner chaque jour afin de viser une médaille aux Jeux paralympiques.

Dans la salle d'attente du professionnel, qui exerce à Laval et à Rennes, se pointent donc parfois des patients aux demandes très spécifiques. C'est le cas d'Andy Birée, paracycliste de 24 ans touché à la moelle épinière par une tumeur décelée il y a une dizaine d'années, qui évolue dans un handbike et pédale à la force de ses bras. Il ne bénéficie pas des jambes en carbone du sauteur en longueur allemand Markus Rehm, ou du bras futuriste du Français Arnaud Assoumani - qui reviennent souvent à l'esprit lorsqu'on évoque l'orthopédie -, mais d'une «orthèse de tronc», c'est-à-dire d'une coque sur mesure adaptée au siège dans lequel il s'allonge. «Au début, on a fabriqué des calages, c'est-à-dire des

plaques de mousse et des petits renforts en plastique pour le maintenir dans les virages, on a fait quelque chose d'assez simple», se remémore Mathieu Guéguen.

Puis, aidé par les retours de l'athlète sur ses sensations, ses inconforts, ses douleurs, la copie a été revue pour déboucher sur une coque en carbone sur mesure avec une mousse en tissu et un système de sanglage. «On doit réfléchir à quelque chose qui freine le moins l'aérodynamisme pour Andy, afin qu'il soit le plus performant possible.» Une prouesse technologique peaufinée grâce à des rendez-vous mensuels : «Dans notre pratique, c'est un suivi d'assez près, il y a peu de gens qu'on consulte si régulièrement», détaille l'expert.

Malheureusement pour Andy Birée, ce travail ne lui a finalement pas permis de se qualifier aux Jeux. Mais Mathieu Guéguen aura tout de même un œil avisé sur les performances du paracavalier Vladimir Vinchon, sélectionné pour sa troisième paralympiade à Paris, pour qui il a confectionné une selle adaptée visant à réduire le déséquilibre dû à l'amputation de sa jambe droite.

Julie Marano, guide de la paratriathlète malvoyante Annouck Curzillat

«On travaille pour qu'à deux, on ne fasse plus qu'une»

Elle n'est atteinte d'aucun handicap mais espère bien voir une médaille orner son cou à l'issue des Jeux paralympiques de Paris. Julie Marano, 28 ans, s'élancera – si la qualité de la Seine le permet – dès potron-minet, lundi 2 septembre, aux côtés de l'athlète malvoyante Annouck Curzillat pour l'épreuve de paratriathlon dans la catégorie PTVI (Para Triathlon Visual Impairment).

Triathlète depuis l'âge de 10 ans, la native de Lons-le-Saunier (Jura) a mis sa carrière individuelle «entre parenthèses» depuis plusieurs années pour devenir guide et se consacrer à 100 % au binôme qu'elle forme avec sa complice de 32 ans, atteinte de cécité depuis l'enfance et médaillée de bronze à Tokyo. Relativement courtes (tout dépend pour qui, on vous l'accorde), les distances de la discipline – 750 m en natation, 20 km à vélo, et 5 km en course à pied – imposent une coordination parfaite pour ne lâcher aucune seconde. «On travaille chaque jour afin d'entretenir une bonne communication pour que, à deux, on ne fasse plus qu'une.»

La guide joue notamment un rôle crucial lors des transitions : «On a des automatismes, on sait ce que chacune doit faire et comment le faire, développe-t-elle. Moi, je dois situer Annouck devant une caisse dans laquelle on met toutes nos affaires. Ensuite elle se change toute seule. Les règles sont strictes, rien ne doit dépasser de la caisse, c'est à moi de vérifier que c'est le cas lorsque l'on repart.» Pendant la course, aux allures de sprint interminable dans chaque discipline, la natation est l'exercice le plus technique à réaliser en duo : reliées l'une à l'autre via un élastique au niveau de

la cuisse, les deux femmes, arrivées 3e des derniers championnats du monde, doivent *«nager côte à côte, sans se percuter ou se gêner, explique Julie Marano. Au passage des bouées [qui indiquent le parcours], je dois lui expliquer comment il faut tourner, à combien de degrés, et de quel côté»*.

La kiné de formation s'est reconvertie policière réserviste afin de bénéficier d'un dispositif de détachement pour préparer les Jeux - et caler trois à cinq heures de sport quotidien, à raison de deux à trois disciplines par jour - vise, avec son amie lyonnaise, *«une performance»* à Paris. Comprendre : une place sur le podium du pont Alexandre III.

Baptiste Hemeryck, classificateur en paranatation

«Il faut que chaque handicap soit pris en compte, pour que la compétition soit juste»

Le 29 août, Baptiste Hemeryck sera dans les coulisses de la Défense Arena, à Nanterre (Hauts-de-Seine), pour aider les Bleus à récupérer entre chaque course. Kiné de l'équipe de France de paranatation depuis 2017, le spécialiste basé à Annecy connaît par cœur les nageurs tricolores. Mais plus que ses précieux massages, c'est son rôle de classificateur national en paranatation qui est indispensable aux athlètes.

En France, ils sont une dizaine, comme lui, à pouvoir examiner les nageurs pour les répartir dans diverses catégories. *«Sans nous, il n'y aurait pas de compétition, reconnaît-il. On est là, un peu comme un arbitre en foot, pour garantir l'équité. Il faut que chaque handicap soit pris en compte, que chaque athlète soit dans la bonne catégorie pour qu'à la fin la compétition soit juste.»*

Concrètement, 30 à 40 nageurs français passent sur sa table d'examen chaque année. L'évaluation, qui dure en moyenne deux heures, est pratiquée par un binôme composé d'un praticien (kiné, médecin ou ergothérapeute) et d'un coach ou d'un ancien sportif. Elle comporte des tests durant lesquels Baptiste Hemeryck examine le dossier médical de l'athlète, évalue sa coordination, sa force musculaire, ou bien le pourcentage de membres manquant sur une amputation, avec la volonté de comprendre comment la pathologie influence la pratique. Ensuite, d'autres tests sont effectués dans l'eau, par l'*«expert du geste sportif»*. *«En natation, on attribue à chacun un nombre de points. On part de 300 pour une personne qui n'est pas en situation de handicap, et on en enlève en fonction de l'impact de la pathologie, explique-t-il. Il y a une catégorie tous les 25 points. Moins on a de points, plus notre capacité motrice est impactée. Les meilleurs nageurs sont ensuite amenés à renouveler le test à l'international pour pouvoir faire des compétitions hors de France.»* Le procédé est le même mais avec des critères différents pour d'autres sports comme l'athlétisme ou le tennis de table.

Pour l'athlète, l'examen est stressant alors que d'une catégorie à l'autre, ses espoirs de médailles peuvent être balayés. *«J'essaye de mettre un peu d'humour, pour que ça ne soit pas trop dur ou tendu pour eux. Il y en a toujours qui peuvent trouver notre évaluation trop sévère, comme des gens vont trouver qu'un penalty est injuste en foot. Les athlètes peuvent porter réclamation, et si elle est acceptée, ils seront évalués par un autre panel d'examineurs.»* Quant à des nageurs qui chercheraient à exagérer leur handicap pour être inscrits dans une catégorie qui leur serait plus favorable, Baptiste Hemeryck jure n'en avoir jamais vu : *«On pousse vraiment l'athlète pour s'assurer de voir tout ce qu'il peut faire, et on les réexamine en compétition pour être sûr qu'il était bien à 100 % pendant l'examen.»*



Julie Marano, guide de la paratriathlète française Annouck Curzillat pendant le test du triathlon paralympique à Paris le 19 août. (Anthony Dibon/Icon Sport)

par David Darloy et Julien Lecot

